

I

In memoriam **Glencoe, 1745**

Ce jour aurait pu être celui de la Création comme il aurait pu être celui de la fin du monde. C'était un jour comme les autres et en même temps un jour comme il n'y en aurait jamais plus. Le temps, éternel recommencement, progression inexorable vers la fin, puisque toute chose a une fin. Mais je crois... que la fin d'une chose est toujours le début d'une autre, car en toute chose sommeille l'éternité.

C'était un de ces matins frais et ensoleillés du début de l'automne. Des lambeaux de brume enlaçaient amoureusement les pics rocheux qui formaient des remparts naturels entre lesquels la rivière Coe, d'humeur plutôt calme, cascadaient vers le loch Leven. Le chant cristallin de l'eau qui résonnait dans toute ma vallée me rappelait mon histoire, qui était aussi celle de mes enfants et de mes petits-enfants. En mes descendants coulait le sang de ma race: eau vive portant l'histoire d'une génération à l'autre; source abreuvant nos racines; encre marquant notre passage. Ainsi, mes enfants assureraient mon éternité par-delà les frontières de mon temps. Par eux mon peuple survivrait à l'exode.

Le soleil n'arrivait plus à réchauffer mes vieux os. Assise sur un banc, sous le cerisier que la brise effeuillait dans un désordre sensuel, je gardais les yeux fixés sur le paysage, cherchant à graver dans mon esprit le bleu immuable de l'immensité, me laissant bercer par les images heureuses et malheureuses de mon passé qui jaillissaient dans mon esprit. Les chaleurs de l'été ayant fait leur œuvre, les collines avaient pris de merveilleuses teintes ocre qui réchauffaient l'œil. Si je ne souriais pas, mon âme était sereine. « Bientôt... » me répétais-je. En moi, ni angoisses ni regrets. Le

ciel penchait son immensité sur ma vallée pour m'inviter à m'y reposer. L'Autre Monde m'ouvrait enfin ses portes. J'irais rejoindre Liam, l'amour de ma vie... J'étais prête pour mon dernier voyage.

Des rires m'extirpèrent de mes pensées. Les deux derniers-nés de mon fils Duncan, les jumeaux John et Alexander, poursuivaient un autre garçon en brandissant des épées de bois. Leurs longues jambes nues sous leur kilt défraîchi étaient couvertes de boue et battaient l'herbe dorée. Ils me firent penser à de jeunes poulains gambadant sur leurs pattes toutes neuves; cela m'arracha un sourire.

— Ils sont beaux, murmurai-je en les contemplant d'un œil attendri. Ils feront de fiers guerriers... si Dieu le veut.

Duncan, assis à mes côtés, ne dit rien et laissa son regard errer dans la vallée. À cinquante ans, de stature robuste, il respirait toujours la santé en dépit des nombreuses blessures accumulées tout au long de sa vie. Cela faisait maintenant plus de deux semaines que les hommes du clan aptes à porter les armes étaient partis. Sa femme Marion souffrant de fortes fièvres, il avait décidé d'attendre qu'elle soit hors de danger pour suivre leurs traces. Depuis deux jours, elle se portait mieux. Il pouvait donc penser à aller rejoindre l'armée jacobite. Celle-ci, enthousiasmée par l'arrivée du prince de Galles, fils du vieux Prétendant, faisait route vers Édimbourg. Chemin faisant, elle se grossissait de tous ceux qui étaient déterminés à remettre une fois pour toutes les Stuarts sur le trône d'Écosse.

Je remontai le plaid sur mes genoux en frissonnant. Mes doigts usés par une rude vie de labeurs tremblaient et mes articulations me faisaient de plus en plus souffrir.

— Comment va Marion aujourd'hui?

— Elle va un peu mieux. Mais l'air humide ne l'aide pas.

— Hum... non, je suppose. Maintenant que sa fièvre est tombée, tu vas sans doute partir rejoindre les nôtres auprès du prince?

— J'y pense... murmura-t-il en reposant les yeux sur la vallée qui s'ouvrait devant nous.

Ainsi débutait une nouvelle insurrection...

Le soulèvement ne faisait pas l'unanimité au nord de la Tweed, comme il ne l'avait pas fait avant Killiecrankie en 1689 ou Sheriffmuir en 1715. Mais il enflammait le cœur des jacobites et réveillait en eux le violent désir de s'affranchir du pesant joug anglais. Ce feu courait dans les veines de Duncan, comme il avait couru dans celles de Liam et comme il courait déjà certainement dans celles de mes petits-fils.

La dernière insurrection datant déjà de trente ans, la nouvelle génération du clan en avait simplement entendu parler. Les anciens

la racontaient avec exaltation. Ils semblaient avoir oublié l'amertume de son échec et ses conséquences tout au long des années qui avaient suivi. Quoique modérées, les répressions avaient fait naître une volonté de vengeance. Le temps avait fait le reste.

Il y avait eu quelques tentatives, comme celle de 1719, dans le Glenshiel. Des récalcitrants s'étaient alliés à une poignée d'Espagnols dans l'espoir de réussir là où le comte de Mar avait échoué. Les deux frères Keith – dont le comte de Marischal – et le comte de Tullibardine, William Murray, étaient les instigateurs du mouvement. Mais la bataille s'était soldée par un nouvel échec. Les chefs des clans jacobites s'exilèrent alors en Europe. Ainsi, l'idée de la restauration des Stuarts tomba dans l'oubli pour quelques années. Chacun se replongea dans son quotidien de labeurs qui endormit l'esprit rebelle.

Le comte de Marischal, George Keith, trouva refuge en Suisse, où il servit les Prusses en qualité de gouverneur de Neuchâtel. Mon frère, lord Patrick Dunn, et son épouse, Sàra, l'y suivirent. Je vécus douloureusement cette séparation : Patrick et moi étions très proches et Sàra, la sœur de Liam, était comme une sœur pour moi. Des lettres de Patrick nous parvinrent régulièrement pendant un certain temps. Puis un triste jour de 1722, l'écriture hésitante de Sàra m'apprit le décès de mon frère. Son cœur avait cessé de battre au début du printemps.

Ma belle-sœur revint à Glencoe l'année suivante. Mais, anéantie par la mort de Patrick et affaiblie par le long voyage qui l'avait ramenée dans ses montagnes bien-aimées, elle succomba à son tour au cours de l'hiver 1724. Patrick et elle n'avaient aucune descendance.

À cette époque, mon frère Mathew vivait toujours. Veuf depuis dix ans, il habitait dans le Strathclyde chez sa fille Fiona, sur les terres de son gendre, lord Samuel Crichton. La distance et l'âge nous tenaient éloignés dorénavant, et je me sentais isolée. Heureusement, nous nous écrivions au moins deux fois l'an.

L'Écosse connaissait des années difficiles. L'essor industriel enrichissait l'Angleterre. Mais ses effets bénéfiques ne parvenaient pas jusqu'en Écosse, dont l'économie stagnait. La population écossaise vivait dans des conditions modestes, voire médiocres. L'Acte d'union de 1707 ne tenait pas ses promesses, et un sentiment de mécontentement grandissait dans le cœur des Écossais. La contrebande, véritable noyau de l'économie du pays, se développait. Les Anglais, se voyant ainsi privés d'un important capital, assenèrent de nouvelles taxes à l'industrie du whisky et à celle de la bière. Les conséquences ne furent pas longues à venir :

émeutes, grèves dans la brasserie. Enfin, tout concourait à réveiller le monstre qui sommeillait en chacun des jacobites.

L'agitation inquiéta le Parlement britannique. Il fallait mater les irréductibles, les assujettir avant que tout cela ne se transforme en soulèvement. Pour ce faire, les parlementaires crurent nécessaire d'installer dans les Highlands des garnisons qui calmeraient les ardeurs des montagnards. Ainsi, le général Wade, commandant en chef des troupes royales en Écosse, creusa dans le granit des Highlands afin de construire des routes qui faciliteraient les déplacements militaires. Il fit restaurer les ouvrages déjà en place et bâtir le fort Augustus sur la rive nord du loch Ness. Pour couronner le tout, il leva un régiment chez les Highlanders hanovriens; on appela ce dernier la Garde noire.

Le peuple des montagnes demeurait hostile au changement. Certains chefs de clans essayèrent d'instaurer un système agricole plus efficace. Mais la population était réfractaire aux manières anglaises et résistait. Notre clan ne faisait pas exception à la règle. La contrebande et le vol de bétail, comme toujours, étaient nos principales sources de revenus. S'ils assurèrent notre subsistance, ils firent aussi notre malheur.

Au fil des ans, Liam étendit son réseau pour le commerce de l'alcool et du tabac. Il s'associa à un homme de Glasgow sans scrupules, Neil Caddell. Ce dernier possédait des comptoirs de traite dans les colonies d'Amérique et fixait lui-même ses prix en faisant fi des lois sur les taxes anglaises qu'il qualifiait de frauduleuses. Ces lois ne servaient qu'à engraisser un gouvernement despote, disait-il.

Caddell fut arrêté à quelques reprises pour fraude fiscale. Mais il arrivait toujours à s'en sortir. Il avait simplement des amendes qu'il payait rubis sur l'ongle. Les douaniers gouvernementaux et les juristes ne se faisaient pas trop prier quand on leur présentait une bourse bien garnie. Les affaires reprenaient alors aussitôt. Toutefois, la bonne étoile ne brilla pas éternellement. En 1736, Caddell fut de nouveau écroué. Cette fois, le *lord advocate* chargé de son cas n'était pas disposé à échanger un verdict de non-culpabilité contre de l'argent. Caddell fut condamné à mort. Après l'exécution de son associé, Liam se fit très discret. Il reprit en main le commerce du bétail et abandonna progressivement la contrebande d'alcool.

Duncan, qui n'avait jamais cessé de se livrer au vol de bétail dans les Highlands, accompagna son père avec joie dans le Lennox. Là, les deux hommes s'allièrent à un certain Buchanan de Machar et aux fils de feu Robert Roy Macgregor, dont James Mor, ancien

complice de Duncan. Ces gens excellaient dans le *black mailing*¹. Cette nouvelle activité ne me semblait pas moins dangereuse que la précédente. Mais qu'y pouvais-je? Cela rendait Liam heureux. De plus, il ne cessait de me répéter: « Il faut bien vivre! » Il fallait connaître le pragmatisme écossais.

— Il faut bien vivre, murmurai-je pour moi-même, perdue dans mes souvenirs.

La chaleur d'une main sur mon bras me ramena au moment présent. Je me tournai vers Duncan et vis de la tristesse dans son regard bleu. Les yeux me fuirent aussitôt pour suivre les jumeaux qui jouaient à faire la guerre.

— Je les emmène avec moi.

— Mais ils n'ont que treize ans, Duncan! Marion ne voudra jamais...

— J'en ai décidé ainsi. Elle doit se reposer. Je m'inquiète pour elle, mère. Bien que sa fièvre soit tombée, elle est encore fragile. Et l'hiver arrive... Ils seront mieux avec moi. Avec leurs frères Duncan Og, Angus, James et Coll, je veillerai sur eux. Ce sont presque des hommes, après tout...

À ces mots, je ne pus m'empêcher de poser un regard lourd de sens sur lui. Ses paroles me rappelaient une promesse qu'il m'avait faite un certain matin gris, et qu'il n'avait pu tenir. Le clan partait rejoindre les troupes jacobites du comte de Mar. C'était en 1715 et cela me paraissait faire une éternité. Mais le souvenir était aussi vif que si cela avait été la veille. Malheureusement, Ranald n'était jamais revenu de la bataille de Sheriffmuir. Je savais que Duncan se sentait un peu responsable. Cependant, je ne lui avais jamais fait de reproches. La guerre était ce qu'elle était: la vie d'un homme ne représentait alors qu'un maigre tribut à payer pour une cause.

Un ange passa et, de ses battements d'ailes, fit tourbillonner la poussière accumulée sur des années de souvenirs. Indéfectible mémoire... parfois douce, parfois cruelle. Elle avait cette capacité de soulever le voile qui couvrait ces images et ces odeurs qu'on accumulait dans notre esprit au fil de notre vie, et d'en extraire l'essence de nos émotions.

Plus de trois mille hommes issus des clans de l'ouest des Highlands, fief jacobite séculaire, s'étaient déjà rassemblés sous

1. En Écosse, chantage qu'exerçaient les voleurs de bétail sur les éleveurs des Lowlands. Cela consistait à se faire payer de grosses sommes d'argent en échange de la protection des troupeaux. Lorsque le propriétaire omettait de payer, les troupeaux disparaissaient mystérieusement des pâturages.

l'étendard de Charles Édouard Stuart. Ce jeune prince était le fils de Jacques Francis Édouard, qu'on appelait jadis le Prétendant et qui, depuis son exil définitif après le dernier soulèvement, avait plongé dans la neurasthénie. Charles Édouard s'était vu confier la régence des royaumes de son père. L'Angleterre, toujours occupée par ses sempiternelles guerres avec la France sur le continent, n'avait laissé que très peu de troupes sur son propre territoire. Le moment semblait propice. Avec un peu de chance, peut-être les jacobites pourraient-ils arriver à leurs fins?

Élégant, énergique, de nature gaie et d'un charme irrésistible, Charles Édouard Stuart, qu'on surnommait affectueusement Bonnie Prince Charlie², possédait tous les attributs d'un chef et était tout désigné pour conduire encore une fois ses sujets sur le sentier de la guerre après trente ans de paix. L'élément déclencheur avait certainement été la mort de l'empereur d'Autriche, Charles VI, qui avait été à l'origine de nouveaux conflits entre la France et l'Angleterre. Cela faisait partie de ce qu'on appelait maintenant la guerre de Succession d'Autriche.

Les chefs jacobites, notamment le perfide lord Lovat et le petit-fils du vénéré Ewen Cameron, le jeune Donald, jugèrent que ces conflits qui s'étendaient à toute l'Autriche, à l'Allemagne et aux Flandres étaient une belle occasion pour une nouvelle tentative de remettre un Stuart sur le trône d'Écosse.

Le fougueux Bonnie Charlie, mû par la perspective de regagner le trône usurpé à son grand-père en 1688, chercha l'aide nécessaire auprès du roi de France. Mais Louis XIV n'avait que faire des problèmes de l'Écosse et préférait se vautrer dans la gloire que sa victoire toute récente à Fontenoy lui procurait. Qu'à cela ne tienne! Grâce à deux compatriotes vivant en France, Aeneas Macdonald, banquier à Paris, et Antoine Walsh, armateur irlandais, Charles Édouard put organiser sa folle expédition.

Nous savions peu de chose sur ce qui se préparait, hormis le fait que le prince avait débarqué sur la côte occidentale d'Écosse, plus précisément sur l'île d'Ériksay, fief des Macdonald des îles, vers la mi-juillet. L'étendard avait été levé et acclamé à Glenfinnian un mois plus tard. Les serments d'allégeance se multipliaient. Les armes cliquetaient déjà. L'aventure de 1745 débutait... et je devinais la suite.

— Je les tiendrai loin des combats, m'assura Duncan d'une voix ténue.

Posant ma main sur celle de mon fils, je sentis mon cœur se

2. Surnom signifiant «Gentil prince Charles».

serrer. Il ressemblait tant à son père en vieillissant! Liam lui manquait terriblement, comme à moi. Je connaissais les sentiments qui le déchiraient. Comme son père bien des années auparavant, il entraînait ses fils dans le sillage d'un Stuart tout en sachant que la mort les accompagnerait jusqu'à la victoire ou la défaite. Mais, dans les Highlands, la liberté avait un prix.

La paix n'arrivait pas à s'installer dans nos montagnes. On disait que ce pays sauvage était habité par les âmes des grands guerriers *fiannas*³ dont le souffle lui donnait son parfum, lequel ne se laissait pas dominer par l'odeur du *Sassannach*⁴. Il y avait de ces choses qu'on ne pouvait changer. Dans le sang gaélique courait la conviction que la survie d'une race résidait dans l'immuabilité de ses racines. Les *Sassannachs* s'acharnaient sur nous, retournant notre terre et mettant nos racines à nu pour mieux les arracher. Il était plus que temps de réveiller l'âme guerrière et de brandir la croix ardente.

— C'est bon, dis-je simplement, sachant pertinemment qu'il n'y avait plus rien à ajouter.

Je me tournai vers les collines et observai pendant un long moment les deux garçons qui s'amusaient. Alexander courait derrière John. Il était toujours avec son frère jumeau et le suivait comme son ombre, cherchant dans l'imitation de ses gestes et de ses mots un moyen de devenir un membre du clan à part entière. Si la nature les avait faits la réplique exacte l'un de l'autre du point de vue physique, ils avaient en revanche des caractères opposés.

Je ne doutai pas du lien qui les unissait. Quel phénomène fascinant que la division gémellaire qui donne deux êtres à la fois identiques et différents. Un même sang, une même chair, mais deux esprits influencés chacun par un milieu distinct. John était de nature calme et réfléchi, et il modérait le tempérament rebelle et belliqueux d'Alexander. Il défendait toujours son frère lorsque ce dernier faisait une bêtise. Ce qui arrivait trop souvent. Mais je sentais que cela ne se passait plus comme avant entre eux. En aurait-il été autrement s'ils n'avaient pas été séparés dans leur tendre enfance? Une chose était certaine: cette séparation avait été une terrible erreur.

Toute cette histoire avait débuté avec la mort prématurée de la petite Sarah. De deux ans plus âgée que les jumeaux, la fillette avait été emportée par la diphtérie. Puis la maladie s'était attaquée à Coll, qui avait un an de moins que Sarah. Ensuite, ce fut John qui tomba

3. Les *Fiannas* étaient de féroces guerriers celtes de l'ouest des Highlands.

4. Anglais en gaélique.

malade. Ayant peur pour le petit Alexander, Duncan et Marion s'étaient résignés à l'envoyer dans le Glenlyon, dans la famille de ma belle-fille, le temps que les deux autres se rétablissent complètement... si Dieu leur donnait cette grâce. Il fallut plusieurs longs mois. Enfin – par quel miracle? personne ne le sut –, les deux frères en réchappèrent, non sans quelques séquelles que le passage du temps atténua. Cependant, toujours inquiète que la maladie ne prenne d'assaut Alexander, le moins robuste des jumeaux, Marion, épuisée, avait préféré laisser son dernier-né quelque temps encore en Glenlyon.

Les périodes difficiles s'éternisant, les mois s'étirèrent en années, trois au total. Enfin, Marion se rétablissant peu à peu de sa grande fatigue, le retour du garçon dans la vallée fut progressif. Les deux années qui suivirent furent partagées entre Glencoe, pour la période estivale, et le Glenlyon, pendant l'hiver. Cela faisait maintenant trois ans qu'Alexander était définitivement de retour parmi les siens. Le pauvre garçon cherchait encore à se tailler une place dans le clan. Il était « l'étranger », et cette étiquette le blessait cruellement.

Par jalousie et incompréhension, on le mettait souvent à l'écart. Chez son grand-père maternel, il recevait une éducation digne d'un fils de laird et menait une vie qu'il n'aurait jamais connue autrement. Tout cela le rendait différent aux yeux de ses frères et sœurs. De plus, le grand-père John Buidhe Campbell ne cachait pas sa préférence pour le garçon, ce qui entretenait la jalousie des pairs.

Une violente dispute venait d'éclater entre les trois jeunes garçons. Comme toujours, John s'interposait entre Malcolm Henderson et Alexander qui tenait tête à ce dernier.

– Je ne comprendrai jamais cet enfant, marmonna Duncan qui avait suivi toute la scène. Il cherche constamment noise aux autres. Pourquoi? Je me demande si je ne ferais pas mieux de le laisser ici...

– Il souffre, Duncan. Ici, il est un Campbell; en Glenlyon, il n'est qu'un Macdonald. Ne vois-tu donc pas? Il se cherche, et c'est à toi de l'aider à découvrir qui il est. Un nom ne reste qu'un nom si l'homme qui le porte n'a pas d'âme.

Secouant mollement sa chevelure couleur aile de corbeau parsemée de fils argentés, Duncan baissa le regard sur nos mains réunies qui reposaient sur mon *arisaid*⁵ usé. Conscients de l'erreur qu'ils avaient commise en éloignant Alexander des siens pendant si longtemps, Duncan et Marion avaient des remords, je le savais. Mais l'attitude belliqueuse de son fils mettait Duncan régulièrement

5. Costume traditionnel féminin dans les Highlands, constitué d'un plaid drapé autour du corps et retenu sous le buste par une ceinture.

hors de lui. Le petit s'était ainsi vu attribuer le surnom d'Alas⁶. Duncan savait qu'il aurait du fil à retordre avec cet enfant qui cherchait sans cesse à attirer l'attention avec ses frasques. Mais il avait juré de ne plus jamais séparer ses deux fils. Il lui faudrait composer avec ce caractère rebelle.

— Père arrivait si bien à lui parler... Pourquoi... pourquoi est-ce que je n'y arrive pas, moi? Je voudrais tellement lui faire comprendre que nous reconnaissons notre erreur... Nous n'aurions pas dû les séparer, jamais! Si père était encore ici...

L'émotion l'étrangla et il serra plus fort ma main, qui se mit à trembler. Si Liam était encore ici... Je fermai les paupières, me rappelai ce terrible jour où Liam m'avait embrassée pour la dernière fois. C'était un jour comme celui-ci, frais et ensoleillé. Les grillons chantaient joyeusement dans les hautes herbes jaunies; les frondes des fougères, dentelles délicates, roussissaient sous les feux des derniers rayons de l'été 1743. Une semaine ne s'était pas écoulée depuis l'enterrement de Margaret, la fille aînée de Duncan, morte avec Eibhlin, la petite fille qu'elle mettait au monde, que Liam repartait encore pour les Lowlands avec Duncan et cinq autres hommes du clan. Ils allaient retrouver comme toujours la bande de Buchanan et les Macgregor.

Puis deux semaines s'étaient écoulées. Les rumeurs qui circulaient sur la fomentation d'un nouveau soulèvement avaient mis les autorités en état d'alerte. La Garde noire avait augmenté ses patrouilles dans les Highlands et devenait de plus en plus difficile à éviter sur les nouvelles routes. Pressés de rentrer chez eux avec leur butin, Liam et Duncan avaient fait preuve de témérité en empruntant la route militaire qui reliait le fort William au loch Lomond et qui passait par la porte est de notre vallée. Malheureux concours de circonstances: un contingent de la Garde noire qui venait de franchir le sentier escarpé de « l'escalier du diable » avait croisé leur petit groupe.

Selon Duncan, il y aurait eu un court échange verbal, froid mais courtois, entre Liam et le capitaine du détachement. Puis chacun aurait continué sa route. Ce fut à ce moment-là qu'un coup de feu fit écho sur les parois de granit. Un seul coup qui figea tout le monde. Se croyant la cible des soldats, Liam et ses hommes avaient riposté. Une échauffourée avait eu lieu, faisant deux morts du côté des soldats et trois blessés parmi les nôtres. Pris en chasse, le groupe de Liam avait trouvé refuge dans les montagnes et évité le massacre.

6. Alas: en anglais, expression de dépit.

Laissant mes cheveux libres, je me glissai hors de la chaumière et, attirée par le gargouillis de la cascade, fis quelques pas vers le bouquet de bouleaux coiffés d'or et habillés d'un voile brumeux qui s'étendait à toute la vallée. L'eau était fraîche. Je m'aspergeai le visage et le cou. Puis je m'assis sur la berge et abandonnai mes pieds à la caresse du courant.

Les croassements constants des corbeaux m'avaient réveillée et m'agaçaient depuis l'aube. Je cherchai des yeux ces oiseaux de malheur. Il y en avait un qui était perché sur la plus haute branche du vieux chêne qui jetait son ombre sur notre chaumière; il semblait me regarder. Fouillant l'herbe, je saisis une pierre et la lançai dans la direction du volatile, qui ne broncha pas.

– Va-t'en! grondai-je entre mes dents. Fiche le camp d'ici, espèce de...

Je n'achevai pas ma phrase. Un mouvement au loin capta mon attention. Tournant la tête, je vis une troupe de cavaliers s'approcher. Je me dépliai et me levai en grimaçant: mon dos était endolori par les longues journées passées devant le métier à tisser. Pendant un instant, je crus que les hommes partis chasser à l'aube revenaient déjà. Puis, plissant les yeux, je reconnus la chevelure de Duncan qui dansait autour de sa tête. Toute à ma joie, je cherchai la tignasse argentée de Liam. Je ne la voyais pas. Mon sang fit deux tours et ma main se crispa. Un terrible pressentiment m'étreignit la poitrine, m'empêchant de respirer.

– Liam... réussis-je à articuler. Où est Liam?

Prenant mes jupes d'une main, je courus vers la troupe qui ralentissait devant notre chaumière. Duncan avait mis pied à terre et s'affairait avec deux hommes autour d'un des chevaux. Le cheval de Liam...

Je trébuchai et tombai. Le désarroi emplissait mes yeux de larmes qui brouillaient ma vue. Mon pauvre cœur battait furieusement, menaçant de voler en éclats en même temps que ma vie.

– Liam! criai-je en cherchant à me relever.

Mes jupes entravaient mes mouvements; je tombai à nouveau. On m'entendit et on me vit. Douglas MacPhail, mon gendre, vint à mon aide, tandis que Duncan et les autres transportaient un corps dans la chaumière. Une belle chevelure argentée flottait au vent...

– Liam! Liam! hurlai-je, complètement affolée.

Je me précipitai à l'intérieur. Les hommes s'effacèrent, m'ouvrant un passage jusqu'à mon amour. Duncan, assis sur le bord de la couche, se leva à mon arrivée. Son visage était gris et barbouillé de boue. Tournant ses yeux rougis vers moi, il me tendit une main... pleine de sang. Je poussai un gémissement.

– Non...

Des bras me retinrent et m'empêchèrent de m'effondrer sur le sol. On tira un banc jusqu'au lit et on m'y fit asseoir.

– Mère... entendis-je comme dans un rêve tandis qu'une vision cauchemardesque se présentait à mes yeux.

La chemise de Liam était écarlate de sang : SON sang. Sa poitrine se soulevait avec difficulté dans un chuintement inquiétant. Il était gravement blessé.

– Liam, murmurai-je doucement en me penchant sur lui.

Ses paupières battirent et s'ouvrirent lentement, découvrant un regard voilé. Malgré ma détresse, je devais garder mon sang-froid. Liam avait besoin de ma présence; je ne pouvais pas flancher.

– Cait... lin... a ghràidh... articula-t-il avec effort en cherchant ma main.

Nos doigts se mêlèrent, se soudèrent les uns aux autres. Il soupira, et sa bouche se tordit en un rictus de douleur qui me fit serrer les mâchoires.

– Nous avons été attaqués par un détachement de la garnison du fort William, me chuchota Duncan à l'oreille. Nous ne savons pas ce qui s'est passé, mère... Quelqu'un a tiré, et tout s'est enchaîné.

– Quand est-ce arrivé? demandai-je en tâtant précautionneusement la chemise poisseuse de Liam, qui se plaignait.

– Il y a trois heures...

– Trois heures? Ton père est dans cet état depuis trois heures, et vous ne me le ramenez que maintenant?

Il y eut un silence lourd de reproches d'un côté et de culpabilité de l'autre. Duncan bougea derrière moi. J'entendis des froissements d'étoffe et des raclements sur le sol. Les hommes quittaient la chaumière. Mais Duncan était toujours là, derrière moi, respirant par saccades, oppressé par le remords et le chagrin. Je fermai les yeux pour me contenir, les doigts crispés sur l'étoffe ensanglantée.

– Nous n'avons pas eu le choix, mère, tenta-t-il d'expliquer d'une voix altérée, ils nous pourchassaient. À ce moment-là, père arrivait à se tenir en selle. Il nous a formellement interdit de conduire les soldats jusqu'à la vallée. Ils se seraient vengés sur vous. Il a fallu attendre...

Je hochai la tête en signe de compréhension, me mordant la lèvre pour retenir un sanglot. Liam avait voulu protéger sa famille. Il y laissait sa vie, sa vie... et la mienne, dont il emportait avec lui une grosse partie.

– Mon Dieu! Nooon! sanglotai-je en enfouissant mon visage dans la chevelure de Liam.

Mes larmes allaient diluer le sang sur la chemise. Une main caressa mes cheveux. La voix de Duncan me parvint encore, mais je ne compris pas les mots. Puis je me retrouvai seule avec Liam qui cherchait mon regard. Sa main tremblait sur ma joue. Elle tomba ensuite lourdement sur sa poitrine.

– Ne pleure... pas, a ghràidh...

– Liam... ne me quitte pas...
– Je... crois que cette fois-ci... je n'y peux... rien. Trop de sang... perdu.
Il souffla, serrant ma main dans un spasme pour contrôler la douleur.
– Je t'aime...
– Je t'aime aussi, mo rùin. Je t'aime aussi. Ô Seigneur Dieu! Liam, ne meurs pas!

– Dieu... en a décidé ainsi, a ghràidh. Tu m'as rendu heureux. Je... pars heureux... sans regret... Ne sois pas... triste.

Un rire de dérision m'étrangla. Je réalisai brusquement que sa vie me glissait entre les doigts et que je n'y pouvais rien.

Il esquissa un faible sourire et prit une longue inspiration sifflante qui n'augurait rien de bon.

– Tu viendras... me rejoindre. Nous nous retrouverons, Caitlin. Bientôt...

– Bientôt... répétais-je en sanglotant de plus belle. Oui, bientôt, mo rùin.

Ses doigts glissèrent dans mes cheveux tissés de blanc, puis descendirent jusque sur ma poitrine. « Goûter chaque instant. » Sa main s'arrondit sur un sein, l'emprisonnant dans sa chaleur. Puis il reprit possession de mon visage, me forçant à plonger dans le bleu de son regard. Le plus beau des lochs d'Écosse.

– Tu es... toujours aussi belle. Tu as... toujours été la plus belle...

– Mais je ne suis plus qu'une vieille pomme toute desséchée...

Je roulai ma lèvre entre mes dents pour m'empêcher de crier de douleur. Les yeux de Liam se révoltèrent. Il grimaça de nouveau, se cambra légèrement, puis s'affaissa. C'était bientôt la fin. La panique s'empara de moi.

– Parle-moi, Liam. Ne me quitte pas, parle-moi!

– Presque... cinquante années de bonheur, a ghràidh. C'est ce que tu m'as... apporté. Grâce à toi... mon nom survivra... je survivrai...

Il émit un faible gémissement qui m'arracha le cœur, et ferma les paupières pour laisser passer la douleur. Puis il sourit.

– Tu as mal. Garde ton souffle pour les autres, Liam.

– J'ai déjà parlé... à Duncan, continua-t-il. À Iain⁷, tu donneras ma corne à poudre et... à Alasdair⁸... mon écusson... Il doit savoir... qui il est. Il ne doit pas oublier... d'où il vient. Il... est si perdu... si...

Sa voix se faisait de plus en plus faible; je m'y accrochai désespérément.

– Je le lui donnerai, le rassurai-je en caressant ses cheveux. Je lui parlerai, je te le promets.

7. John en gaélique.

8. Alexander en gaélique. Dans le récit, les deux noms alterneront.

Il soupira et hocha la tête, satisfait.

– *Maintenant... embrasse-moi, a ghràidh mo chridhe...*

Fermant les yeux, je me penchai sur lui. Son haleine parfumée au whisky réchauffa mon visage. Refoulant un sanglot, je posai doucement mes lèvres sur les siennes. Elles étaient douces et tièdes... Par ce baiser, je recueillis son dernier souffle.

C'était notre baiser d'adieu...

Une violente douleur me transperça la poitrine. La main de Duncan sur la mienne se crispa légèrement. Mon fils se tourna vers moi, l'air inquiet.

– Mère? Mère!

Il agrippa mon corsage. Je tentai de parler, mais seul un horrible son rauque s'échappa de ma gorge. Sa voix ne me parvenait plus que comme un bourdonnement. Il me souleva, me serrant fort contre lui, et cria à John et Alexander d'aller quérir leur mère et leur sœur Mary au plus vite. Je sentis le soleil quitter mon visage. L'odeur de la tourbe me piqua les narines et l'humidité de la chaumière me fit frissonner. Duncan me déposa sur ma couche et me couvrit de couvertures.

– Mère, vous m'entendez?

– Oui... Duncan...

– Oh! Maman... Pas si tôt, pas si tôt!

Un doux sourire incurva ma bouche, malgré la douleur qui me labourait la poitrine. « Maman... » Cela faisait une éternité que Duncan ne m'avait pas appelée ainsi. Plus précisément, depuis le jour où il avait décidé qu'il était devenu un homme.

– Alasdair... Va me le chercher, Duncan, lui demandai-je en lui serrant le bras avec insistance. Je dois lui parler avant...

– Maman, ne parlez pas de fatalité!

– Alasdair... Fais vite.

– Oui, oui. Il arrive. Il est parti chercher Mary et Marion...

– D'accord, d'accord...

– Mamie Kitty, vous n'allez pas mourir, hein? fit la voix de John qui se tenait dans la porte, le regard fixé sur moi.

Duncan se retourna et lui fit signe d'approcher.

Alarmés par les cris des jumeaux, ils arrivaient tous, les uns après les autres, mes petits-enfants et arrière-petits-enfants. Je distinguais leurs silhouettes dans la pénombre. Leur présence me réchauffa le cœur. Je partirais entourée de ceux que j'aimais...

Ceux qui nous avaient déjà quittés, j'irais les rejoindre. Ma fille, Frances, et mon fils, Ranald. Margaret et Eibhlin. Marcy et Brian, les

enfants de Duncan Og, qui s'étaient noyés lors d'une tragique sortie en chaloupe sur le loch Leven. Je les sentais près de moi. Ils me tenaient la main, me rassuraient et me guidaient vers ce monde inconnu qui m'effrayait tant jadis. Là où m'attendait Liam.

Je regardai ma descendance avec une pointe d'orgueil. « Vois, *mo rùin*, ce que nous laissons derrière nous. Ils sont notre sang, le fruit de notre amour. Ils sont un nouveau cycle de la roue qu'est la vie éternelle. »

La douleur s'estompait, laissant place à un étrange engourdissement. Il me restait si peu de temps pour leur dire à tous combien je les aimais. Je ne pouvais accorder que quelques secondes à chacun; mes forces me quittaient... La jolie Mary pleurait. Elle s'était hâtivement mariée un mois plus tôt à l'annonce du débarquement du prince en terre écossaise. Tout comme l'avait fait Frances avec son malheureux Trevor. Gentille Mary. Si généreuse avec ceux qu'elle aimait; si fière et si droite devant les autres.

Depuis que Liam avait disparu, la jeune femme s'occupait de moi avec dévouement. Coll, son frère cadet, tentait maintenant de la consoler en l'enveloppant de son immense corpulence. Bien qu'il n'eût que quatorze ans, il possédait déjà la stature d'un homme. Une cour de jouvencelles le suivait partout telle une joyeuse oriflamme rendant hommage à son charme secret.

Duncan Og, l'aîné de Duncan, était là aussi, avec son épouse, Colleen, et leurs trois enfants. Seuls manquaient Angus, qui avait laissé deux enfants aux bons soins de son épouse, Molly, et James, célibataire et irréductible coureur de jupons. Tous deux avaient déjà rallié l'armée.

Leur cousin, Munro, le fils unique de Frances, arrivait à son tour. Le petit n'avait jamais compris pourquoi sa mère était partie sans lui dire au revoir ni l'embrasser. Frances avait été violée plusieurs années auparavant, alors que Munro n'était encore qu'un enfant. Elle avait par la suite été prise d'une étrange maladie qui, petit à petit, lui avait rongé l'esprit... jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien et qu'elle meure. Il m'arrivait de me demander si le fait de lui avoir retiré l'enfant qu'elle avait mis au monde neuf mois plus tard n'avait pas aggravé son mal au lieu de le soulager. Mais il était trop tard pour les regrets. La petite fille née de cet horrible crime vivait paisiblement loin de Glencoe, entourée de l'amour qu'elle méritait. Je m'en étais assurée.

Mais où était Alexander? Il fallait absolument que je le voie...